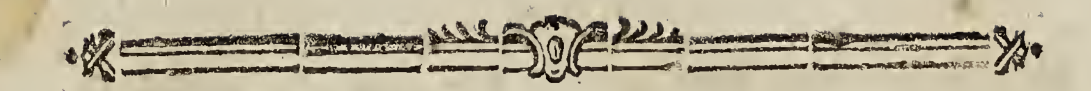
ADIEUX
DE MADAME LA DUCHESSE DE POLIGNAC AUX FRANÇOIS,

Suivis des adieux des François à la même.

Par l'Auteur de ſa MALADIE.



1789.



ADIEUX
DE MADAME LA DUCHESSE
DE POLIGNAC
AUX FRANÇOIS.

CALMEZ, François, calmez vos regrets trop vifs, la Polignac a fui avec précipitation; avec myſtere; elle le devoit à ſa ſûreté; mais elle ne vous a pas abandonnés pour toujours; vous êtes un peu comme le ſoufre & le ſalpêtre; malheur à celui qui vous manie, s'il ne ſait pas prendre des précautions! La ducheſſe n'étoit pas faite pour en manquer.

Je ſuis chez votre voiſin, votre allié l'Empereur. A ſa cour un peu déſerte, je vais peindre celle de France, qui depuis du temps l'étoit auſſi. Ainſi réunis en un cercle d'amis, pendant que Joſeph bataille contre le Turc, & que Louis fait la paix avec ſon peuple, nous aurons plus d'un plaiſir ſans doute. Je me promets celui de vous contempler, François; de vous obſerver à mon aiſe. Non jamais vous ne vous êtes montrés ſi intéreſſans. L'Europe, le monde entier admire votre ardeur, votre patriotiſme qui prépare pour vous la

plus étonnante révolution. Un peu de vanité ſe mêle au plaiſir que je goûte à vous admirer. En particulier je me dis : C'eſt moi qui ai donné naiſſance à tous les prodiges qui s'opérent aujourd'hui dans ce beau royaume.

J'avouerai que je ne les attendois pas ; mais j'ai fait comme tant d'autres qui font merveille en faiſant toute autre choſe que ce qu'ils avoient conçu. On nous a dit : *le bien eſt difficile à faire* ; J'ajouterai : *ſur-tout lorſqu'on ne s'en doute pas.*

Mais n'eſt-ce pas une choſe incroyable que des ſoldats en foule, que des canons ſans nombre, au lieu de calmer & de modérer un peu les emportemens de notre aſſemblée nationale, n'aient fait que l'animer encore, & développer plus fortement toute ſon énergie ? Comme le courſier ſuperbe au milieu du combat ſent allumer ſon courage au cliquetis des armes, aux étincelles brillantes ; comme il preſſe ſa poitrine contre le fer qui le pique ; ainſi vos fiers repréſentans, levant une tête altiere, ont offert un front plus ſerein à l'orage dont je les avois enveloppés.

Car vos états généraux qui, malgré moi, qui, malgré toute la cour, ſe ſont aſſemblés ; ces états généraux m'ennuyoient beaucoup ; &, je n'ai pas beſoin de vous le dire, j'ai fait de grands efforts pour les diviſer. L'intrigue, la cabale, les menaces, les promeſſes, les faveurs, les prieres, rien ne m'a réuſſi ; tout enfin, juſqu'au parti de les exterminer avec votre Paris, tout a été inutile.

Mais ce Paris, *le croirez-vous, races futures;* ce Paris... Sibaris du siecle, s'est changé tout-à-coup en une Sparte nouvelle. Ses habitans si délicats, si faibles, en un moment ont fait autant de soldats robustes & durs. On a bien vu, aux beaux jours de Paphos, l'Amour se jouer dans l'armure de Mars, tandis que le dieu se délassoit près de sa mere; mais vit-on jamais la jeunesse de Cythère, *le pot en tête & la dague au côté*, soutenir siege & bataille, vaincre & mourir pour la cause commune?

Tout mon parti en a été effrayé, chacun a fui, quelques-uns trop tard sans doute, & ce n'est pas sans peine que je me promets de le rassembler; car je vous le dis, François, je ne saurois vous laisser en si bon chemin. La joûte de vous à moi devient piquante. Vous êtes une troupe d'aimables roués, à qui la mere de tous les roués ne cédera pas sans des prodiges nouveaux... Nous nous reverrons, François, je ne vous dis pas adieu.

Je sais qu'en ce moment une proscription terrible m'embrasse, & s'étend à tous les miens. Les têtes volent chez vous comme les mouches près la ruche. Le peuple le plus doux, le plus sensible, s'abreuve de sang & se nourrit de spectacles d'horreur. Sur la moindre crainte, sur la possibilité d'un soupçon, l'innocent comme le coupable trouve la mort & la honte. Sa tête sur une pique, son corps déchiré & traîné dans la boue, c'est le spectacle où chacun court. Mais après les fureurs vient le

calme, le ſommeil..... Nous nous reverrons, François, je nè ne vous dis adieu.

Déjà cette brillante jeuneſſe qui, oubliant les plaiſirs & l'amour, a brûlé de vengeance & de gloire, eſt laſſe de ce que l'un & l'autre lui coûte. Le mouſquet peſe à ſes bras délicats; le lit de camp meurtrit ſon corps ſi tendre. Toutes les nuits ſacrifiées à la guerre, ſans une ſeule pour la volupté, lui laiſſent bien des regrets. Mais par-deſſus tout, cette longue continuité des mêmes objets, des mêmes choſes! pendant plus de huit grand jours rêver patrouille, garde, combat; & ne prévoir que patrouille, garde, combat. Oh! d'y penſer il y a de quoi périr.... Nous nous reverrons, François, je ne vous dis pas adieu.

Vos corps de-garde ſont un peu déſertés, vos rues ſont bien plus libres, mes agens fideles y craignent bien moins l'œil tentateur d'une ſentinelle vigilente, vos phalanges armées, où le petit maître à côté du balourd, & le ſoldat guerrier près de l'abbé poltron marchent en rang, ſe ralentiſſent; elles deviennent rares.... Nous nous reverrons, François, je ne vous dis pas adieu.

Vos aſſemblées ſont, dit-on, bien confuſes, vous vous défiez tous les uns des autres, chacun crie à tue tête & n'écoute perſonne; les voutes de vos égliſes en retentiſſent jour & nuit, le ſervice divin en eſt interrompu, tous vos plus glands ſaints en ſont étourdis; c'eſt par honneur qu'ils tiennent bon (à ce que l'on aſſure): mais ſi l'un ſe retire, les

autres ſuivront ſans doute ; il ne vous reſtera plus que quelques pauvres apôtres peu capables de ſoutenir le zele & la ferveur des *fideles*....... Nous nous reverrons, François, je ne vous dis pas adieu.

Cette milice, que vous voulez réformer, ſe forme mal. Le ſervice peſe, on s'effraie de ſa durée, chacun veut s'y faire remplacer, le riche par ſon laquais, le marchand par ſon commis, le négociant actif regrette tant de momens donnés à la ſûreté & ſi peu au profit ; chacun qui ſert veut commander ; les nobles, vos bons amis, ſe *fauſilent*, pour vous concilier..... Nous nous reverrons, François, je ne vous dis pas adieu.

Mais vos provinces ſont en grande rumeur ; ces fiers Bretons ſont menaçans ; ils appellent tous à leur pacte de famille. Une jeuneſſe nombreuſe eſt ſous les armes ; d'autres pays ſe lient d'un commun intérêt. Grenoble & Lyon ont juré de ſe défendre mutuellement ou d'attaquer enſemble. Mais ils n'ont pas, comme la capitale, de ſes ſpectacles, de vengeance & d'horreur qui ſoutiennent leur ardeur. Mes pauvres amis, proſcrits par toute la France, ſont rares chèz eux. Je veux leur en envoyer de plus adroits & de moins expoſés que ceux que j'ai à la capitale ; ils me ſerviront mieux..... Nous nous reverrons, François, je ne vous dis pas adieu.



ADIEUX DES FRANÇOIS A LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

FUIS loin de nous, fuis, monſtre odieux, vomi par les enfers, fuis en te cachant, ſerpent venimeux, dont l'haleine empoiſonnée infectera tous les pays où tu ſauras te gliſſer. Vas, vas porter au loin les exhalaiſons tachantes de ton corps impur. Elles n'ont pu altérer l'éclat brillant du nom François, & tes efforts meurtriers, tes poignards homicides n'ont pu entamer ce peuple de héros.

Long-temps, pour le dégrader, l'avilir, tu as ſemé dans ſon ſein les crimes & les vices, & il s'eſt conſervé vertueux.

Tong-temps tu as épuiſé tes efforts pour l'étouffer, l'écraſer ſous le joug d'un deſpotiſme honteux: plus que jamais il eſt fort, plus que jamais il eſt libre.

Long-temps tu as prodigué juſqu'aux reſſources de ſa ſubſiſtance. Tes pillages, le produit de tes vexations, tu les ſacrifiois à des projets politiques,

à

des fêtes, des bacchanales, des orgies. Le François eſt riche encore... Toute l'Europe s'étonne de ſes reſſources.

Juſqu'au moment enfin, où pénétré de tout le mal que tu lui a fait, il ſongeoit à le réparer par des moyens dignes de ſa grandeur, toi, être vil & rampart, par des menées ſourdes, par des cabales honteuſes, par des corruptions infames, en ſemant à des traîtres ſes propres richeſſes, tu l'entourois, tu l'attaquois de tous les côtés, & tu n'as pas pu l'ébranler.

Moucheron importun, bien plus que dangereux, tu rodois ſans ceſſe autour de l'auguſte aſſemblée des repréſentans de la nation. Toi & tes eſpeces avides de crimes & de pouvoir, vous vous agitiez, vous voltigiez en bourdonnant; pour exciter les alarmes, les inquiétudes, pour opérer un ſoulevement qui pût ruiner le bel édifice de gloire qu'elle élevoit ſur les ruines que tu avois faites... Mais tranquille dans le grand œuvre qu'elle conçoit, elle n'a pas daigné détourner la vue ſur toi & ton eſſaim impur.

Inſectes éphémeres, mais groſſis par la rage & la fureur de la ſédition, de vos aiguillons empoiſonnés vous avez infecté les premiers & les derniers de la nation. . .

Par toi, par tes conjurés, les n b'es chargés d'honneur, les bandits couverts de honte ſe ſont trouvés réunis. Par toi les défenſeurs de l'état ont menacé l'état. Par toi le ſoldat courageux a lâche-

ment tourné contre le citoyen l'épée qu'il tenoit du citoyen.

C'eſt peu que ton libertinage, ton luxe, tes prodigalités; c'étoit pen que les pollutions de ton chétif individu; pour tant de turpitudes on t'eût chaſſée dans les forêts déſertes comme un monſtre hideux, ou l'on t'eût claquemurée dans un repaire obſcur comme un ſerpent venimeux.

Et pour tes autres crimes, pour ton intérêt ſacrilege dans le brocantage des chapeaux, des mîtres & des croix; pour ta baſſeſſe dans la vente des bâtons, des cordons, des épées, le trafic des titres, des offices & des places; pour ta dureté dans les vexations des provinces; pour ta rapacité cruelle dans l'accaparement des grains; pour ton infamie dans la corruption & la proſtitution de tes malheureuſes amies; enfin, pour ton coquiniſme honteux dans la ſubſtitution d'héritiers à des familles illuſtres, pour tant d'horreurs; il étoit des expiations peut-être ?

Mais tes fureurs ſéditieuſes, tes attentats contre le ſauveur de la nation, tes projets meurtriers, exécrables contre ſes députés, tes préparatifs, tes efforts pour exterminer la capitale, en maſſacrer les habitans, & affamer, par la faim, tout le royaume, le réduire au plus honteux, au plus dur eſclavage; ce ſont des forfaits auxquels il faudra trouver des noms, & auxquels il eſt impoſſible de marquer des peines.

Eh! la France alarmée par tes ravages a-t-elle

une vengeance à demander ? Vit-on jamais ſes habi-tans courir comme des inſenſés contre les maſſes de grêle qui venoient meurtrir leurs corps & couper leurs moiſſons ? Les a-t-on vus, le fer à la main, déchirer avec colere les flots impétueux d'un torrent qui inondoit leur pays en entraînant leurs richeſſes & leurs familles. Malheureuſement les a-t-on vus, furieux des menaces d'un ciel noirci par l'orage, & brillant d'éclairs, répondre à la foudre par la foudre ?

Auſſi on ne les verra pas aujourd'hui, indignés des plaies dont une contagion funeſte vient de les frapper, pourſuivre dans les pays lointains le fléau deſtructeur dont ils ſentent les coups ; tu fuis, peſte déſolante, & tu traînes après toi les foyers de ton infection : c'eſt aſſez pour ſa tranquillité & pour ſon ſalut.

Mais que les monſtres, tes pareils, demeurés parmi nous, que les lâches infectés de ton ſouffle empoiſonné, ne puiſſent pas échapper au fer qui doit couper les membres gangrenés par la corruption ! qu'ils tremblent, princes & brigands. La nation ſaura les arracher à leur palais gerdés, ou à leurs repaires obſcurs. C'eſt en eux qu'elle attaquera les maux qui la déſolent. C'eſt par le feu qu'elle ſe puri-fiera de ton infection.